



La stratégie, la tactique et l'armement des Anciens Iroquois

Aristide Beaugrand-Champagne

Number 10, 1945

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080178ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080178ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaugrand-Champagne, A. (1945). La stratégie, la tactique et l'armement des Anciens Iroquois. *Les Cahiers des Dix*, (10), 21–40.

<https://doi.org/10.7202/1080178ar>

La stratégie, la tactique et l'armement

des Anciens Iroquois

Par **ARISTIDE BEAUGRAND-CHAMPAGNE.**

Comme tous les primitifs, les Iroquois n'avaient aucune idée de ce que nous appelons « rapports internationaux », ou encore « politique internationale » et se trouvaient en guerre avec tout le monde, hors ceux avec qui ils avaient solennellement consenti un traité de paix.

Cette conception si contraire à l'idéologie de Jean-Jacques Rousseau, que l'on aurait pourtant pu s'attendre à voir ici en plein épanouissement, tenait les Iroquois constamment en alerte, et, comme ils étaient nombreux et déterminés, ils étaient devenus la terreur de tous les peuples de l'Amérique du Nord, mais particulièrement de ceux qui habitaient depuis le Mississipi jusqu'à l'Atlantique, et des Laurentides à la Virginie.

En effet, les Iroquois ont fait la guerre à tous les peuples connus de cet immense territoire, non pour les en chasser, mais pour les amener tous à un état de sujétion qui permettait à ces maîtres d'en exiger le tribut.

Cette hégémonie était presque complétée quand les Européens se présentèrent; il ne restait plus qu'à terminer l'asservissement des nations situées au Nord du lac Ontario, asservissement commencé depuis longtemps déjà, et qui ne devait prendre fin que par la défaite et la dispersion des Hurons, de la Nation du Pétun, et des Neutres.

On sait en effet que, dès 1615, Champlain avait accompagné un parti de Hurons et d'Algonquins contre des Iroquois qui leur faisaient la guerre, et que, à partir de ce moment, les attaques des Iroquois, déjà commencées à l'époque où Jacques Cartier remonta le

Saint-Laurent jusqu'à Stadacone et Okawaga, n'avaient cessé de harceler les Hurons, aussi bien que les Français, dans tous les postes où ceux-ci s'étaient établis, et où ceux-là habitaient.

C'est pour peindre cet état de guerre que les habitants d'Okawaga étendant la main vers le Sud-Est avaient dit à Cartier que tout ce pays-là était peuplé « *d'agojudas*, qui est à dire mauvaises gens et armés jusque aux dents » dit le Brief Récit et Succinte Narration.

Il m'a paru intéressant de rechercher comment les Iroquois faisaient la guerre, comment ils se défendaient quand on la leur faisait, et quel était leur armement.

Pour les primitifs la guerre est toujours une affaire de surprise et de feinte. C'est là le premier article de leur stratégie.

Dès que la guerre était décidée et les partis levés, le départ se faisait sans éclat et sans bruit, sous la conduite d'un capitaine ou chef reconnu pour sa vaillance et sa connaissance de l'art de la guerre et du pays de l'ennemi que l'on allait attaquer.

On partait de nuit et l'on marchait jusqu'à l'aube, en file indienne, chaque homme ayant soin de mettre ses pas dans les pas de celui qui le précédait, afin de ne pas révéler par la multiplicité des pistes, le nombre de guerriers engagés dans l'expédition.

On ne parlait pas, ou, s'il le fallait absolument, on ne parlait qu'à voix basse et le moins possible. Le chef ne donnait aucun commandement à haute voix, et se contentait d'allonger ou de diminuer le pas selon les circonstances et le besoin.

Aux moments de halte, le chef étendait le bras, et tous, sans bruit, s'arrêtaient et attendaient en silence que la marche reprit.

A l'aube, le chef avisait un endroit propice, dans un épais fourré, dans le creux d'un ravin, ou à l'abri d'un monticule ou d'une montagne et là, les guerriers s'étendaient pour dormir tout le jour, et prendre un peu de nourriture, sans faire de feu, de crainte que la fumée ne vint à déceler leur présence. Pendant que tous dormaient, des sentinelles, relevées de deux heures en deux heures, faisaient bonne garde, auscultaient le sol pour y découvrir le moindre

bruit, et avertissaient de tout changement d'air qui pouvait exposer le parti à se trouver sous le vent, si ce dernier venait à souffler dans la direction de marche de la colonne.

A la brunante, après avoir avalé une poignée de maïs et bu au bord d'un ruisseau voisin, la marche reprenait, silencieuse et ondoyante à cause du soin que l'on apportait à mettre les pas dans les pas.

Si l'on rencontrait un cours d'eau de peu d'importance, on le franchissait à gué si on le pouvait, ou à la nage s'il ne se trouvait pas de gué. Mais on évitait de se mettre à la nage si on le pouvait, à cause de l'embarras des arcs et des flèches, qu'il ne fallait jamais mouiller quand on prévoyait ne pas avoir le temps de les laisser sécher à point.

C'est pour cela que l'on remontait quelquefois le long d'une rivière, ou que l'on contournait un lac, pour trouver en amont, dans le premier cas un endroit favorable au passage, où, de l'autre côté du lac, un sentier ou une piste connue.

Et tout allait ainsi pendant plusieurs jours des fois, jusqu'au moment où l'on arrivait assez près de l'endroit que l'on voulait attaquer.

C'est ici que la vigilance redoublait, et que le chef devait faire preuve de prudence, de flair et de hardiesse.

Il arrivait généralement, en effet, que, dans le camp ennemi, on se doutait de la possibilité d'une attaque, et que l'on était sur ses gardes.

Là aussi on faisait le guet. Il y avait des chiens qui en aboyant donnaient l'éveil.

Si la bourgade était fortifiée, on avait aussi prévu aux moyens de défense, et la seule porte donnant accès au réduit était soigneusement barrée et gardée.

La colonne d'attaque ayant fait halte, le chef dépêchait des éclaireurs qui, s'avançant prudemment et profitant de tous les avantages du terrain, épiaient du haut d'un arbre ou d'une éminence les abords de la place. Revenus auprès du chef, les éclaireurs faisaient

rapport, et, la décision prise, la marche d'attaque était décidée, ou retardée, ce qui n'arrivait pas souvent ni sans risque, ou abandonnée, ce qui équivalait à la défaite, et était une honte pour la nation et pour le chef de l'expédition.

Si la place n'était pas fortifiée, la colonne se divisait généralement en groupes, dont le nombre était déterminé par les circonstances, et les assaillants se répandaient dans les cabanes où ils assommaient d'un coup de tomahawk les hommes qui n'avaient pu fuir. On épargnait les femmes et les enfants; les femmes pour les emmener en captivité et les donner à ceux qui les voudraient comme épouses, les enfants pour les adopter et les incorporer dans la nation et remplacer les morts.

Tout n'allait pas toujours sans danger pour les assaillants; les hommes se défendaient et l'emportaient quelquefois et, comme dans la fable, tel était pris qui croyait prendre.

Sitôt la victime assommée, l'assaillant se hâtait de la scalper afin d'apporter au pays le témoignage indiscutable de sa victoire; plus on avait de chevelures à sa ceinture plus on avait le droit d'avoir de plumes à son casque de guerre, et c'était là la suprême ambition de tout guerrier, et le moyen de devenir chef.

Le carnage terminé, les captifs étaient garrottés et acheminés vers le pays d'exil, pendant que l'incendie détruisait la bourgade et les champs de maïs qui l'entouraient généralement.

Dans le cas de places défendues, le gros de la colonne était dirigé vers la porte afin de prévenir la sortie des assiégés; et des groupes chargés de faire l'examen de l'enceinte pour en découvrir les points faibles et pratiquer les brèches.

On essayait aussi de mettre le feu à la palissade et de forcer ainsi les assiégés à sortir.

Les assiégés faisaient de leur côté pleuvoir les traits sur les assaillants, et des pierres sur la tête de ceux qui rôdaient au pied des palissades. Si l'assaillant venait à mettre le feu aux palis, on les arrosait afin de les empêcher de brûler.

Une ville ainsi bien défendue pouvait soutenir un long siège, mais l'ennemi, en ravageant les champs de maïs qui l'entouraient, avait un moyen de réduire les assiégés en les privant d'une récolte qui assurait leur subsistance pendant l'hiver à venir, ce qui pouvait inciter à parlementer.

L'assaillant lançait des tisons ardents dans la ville au moyen de palettes de bois ou de terre-cuite, et réussissait parfois à mettre ainsi le feu aux cabanes qui brûlaient facilement parce que faites d'écorces. Cette manoeuvre était surtout utilisée quand il ventait.

Il restait les sorties. On sait que les assiégés utilisaient cette tactique parfois, et qu'elle réussit en quelques occasions aux Indiens, notamment à Saint-Louis, où un parti de guerriers de La Conception s'étant porté au devant d'un détachement iroquois, força ces derniers à se mettre à l'abri dans la bourgade abandonnée qu'ils avaient auparavant détruite, mais dont la palissade était restée intacte.

Les Iroquois firent une sortie et réussirent à leur tour à forcer les Hurons à recourir à l'abri des défences. La bourgade fut plusieurs fois prise et reprise, mais finalement, les Iroquois ayant reçu du renfort, les Hurons y restèrent enfermés et furent massacrés à la suite d'un dernier assaut.

La ville prise, on amenait les habitants en captivité, et on l'incendiait.

Il arrivait que devant l'imminence du danger, les Indiens abandonnaient la ville et l'incendiaient eux-mêmes afin qu'elle ne pût servir aux ennemis, comme le firent les Hurons et les Iroquois en plusieurs occasions.

Ces villes fortifiées des Indiens posent un problème archéologique assez difficile à résoudre.

La description des fortifications d'Okawaga (Hochelaga) que l'on trouve dans Cartier est ambiguë, et le dessin qui l'accompagne augmente encore l'ambiguïté au lieu de nous éclairer, comme c'est souvent le cas des exemples.

Je sais, mais je n'en crois rien, que l'on a prétendu que le plan

de la ville et la coupe de la palissade sont fantaisistes et proviendraient d'Hakluyt ou de Ramusio, et que ce serait là le plan de la ville de Mexico, ce qui est encore plus fantaisiste que le reste. Au vrai, la palissade était à triple rang de palis et de seize pieds environ de hauteur, la hauteur d'une pique ou lance du seizième siècle.

Cartier dit que la rangée du milieu de la palissade était perpendiculaire, et que les deux autres étaient en forme de pyramide, c'est-à-dire inclinées, et le dessin montre en effet que les deux rangées extérieure et intérieure de palis se croisaient par le haut.

Ceci concorde dans une certaine mesure avec le témoignage de Sagard qui dit des palissades des villes huronnes: qu'elles étaient à triple rang, et que la rangée du milieu était formée de troncs d'arbres en forme de fourchette, — lisez en forme d'Y — sur lesquels d'autres troncs étaient placés horizontalement et supportés, de distance en distance, par ces fourches.

Sur ces troncs placés horizontalement, venaient s'appuyer les palis des deux rangées intérieure et extérieure, en se croisant par le haut, de sorte que ces palis se trouvaient — c'est moi qui parle ici — ou affrontés, c'est-à-dire vis-à-vis l'un de l'autre, et encochés à demi-bois, ce qui leur permettait d'être croisés, ceux de l'intérieur passant au dehors, ceux de l'extérieur passant au dedans, ou bien accolés, c'est-à-dire, placés l'un à côté de l'autre, ceux intérieurs passant au dehors et ceux extérieurs passant au dedans.

La première interprétation suppose un assemblage difficile pour les haches de pierre des Indiens, encore possible cependant, avec l'aide du feu, mais bien improbable.

La deuxième interprétation suppose, entre chaque palis, un vide correspondant à l'épaisseur du palis lui-même, ce qui défie tout bon sens.

Champlain a lui aussi parlé de ces palissades, sans entrer cependant dans les détails qui auraient pu nous éclairer. Les dessins qu'il a faits ou fait faire montrent des palis placés obliquement mais parallèlement à la rangée du centre, ceux de l'extérieur, allant de droite

à gauche, ceux de l'intérieur, de gauche à droite, de sorte que l'on pourrait encore dire que ces rangs extérieurs étaient placés en forme de pyramide les uns par rapport aux autres, et que Cartier aurait improprement employé ce mot de pyramide pour celui d'oblique, ce qui lui est souvent arrivé pour d'autres mots.

Et cela aurait bien constitué, en effet, une palissade à triple rang et de beaucoup plus résistante que celle décrite par Sagard, et plus facile d'exécution.

Mais il y a un fait archéologique indiscutable qui détruit toutes ces hypothèses, ou du moins n'en laisse subsister qu'une toute petite partie, la plus importante cependant.

Au cours de fouilles méthodiquement conduites par feu W. J. Wintemberg, archéologue au service du Gouvernement Fédéral, on a relevé avec une extrême minutie le plan des bourgades iroquoises de Roebuck, et de Lawson, toutes deux situées en Ontario.

Dans ces deux cas, les seuls connus jusqu'ici, on voit très clairement que les palis étaient disposés sur trois rangs, c'est ce qui importe le plus, mais qu'ils étaient tous les trois fichés verticalement en terre et accolés les uns aux autres comme le veut le simple bon sens.

Sans doute, il ne faut pas conclure de cela que toutes les fortifications étaient faites de cette façon, sans aucune exception, mais la présomption est grande qu'il en était ainsi.

Pourquoi donc Cartier, Sagard et Champlain sont-ils si peu d'accord avec les faits révélés par les fouilles, et présentent-ils, tous les trois, une description qui semble défier le bon sens?

Cartier n'a fait qu'un séjour éphémère à Okawaga, quelques heures à peine, et ne paraît pas y être jamais revenu; on pourrait croire qu'il n'a pas eu le temps de tout examiner en détail.

Champlain, dans l'ardeur de l'assaut, n'a pas eu beaucoup de temps, lui non plus, pour étudier des détails si peu faciles à saisir d'un coup d'oeil.

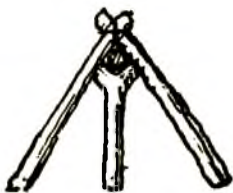
Mais Sagard a vécu en Huronie; il a sans doute vu plus d'une ville fortifiée; comment se fait-il que sa description soit apparemment



La palissade iroquoise selon
Jacques Cartier



Selon Champlain



Selon Sagard



D'après les fouilles de Wintemberg
à Roebuck.

si peu conforme à ce que l'on retrouve dans les ruines? On ne le saura probablement jamais, à moins de retrouver par quelque heureux hasard, les vestiges de la ville fantôme d'Okawaga (Hochelega).

Je la cherche pour ma part depuis plus de vingt ans, mais il faut dire que c'est à « temps perdu », et sans les ressources que le Gouvernement Fédéral met à la disposition de ses archéologues.

La ville prise, les vainqueurs prenaient le chemin du retour, poussant devant eux les vaincus, solidement garrotés et liés les uns aux autres.

On ne voyageait plus de nuit, et l'on pressait le pas sans se soucier du nombre de pistes. Avant d'arriver à la ville, on envoyait des avant-coureurs annoncer l'arrivée des vainqueurs et de leurs prisonniers.

Toute la ville sortait alors pour acclamer les héros et fustiger les vaincus en attendant de leur appliquer le supplice au poteau.

Nous savons tous quelles tortures on faisait endurer à ces victimes qui, bien souvent, n'avaient rien fait pour les provoquer.

Les bras liés derrière le dos et retenus au poteau, ces malheureux se voyaient taillader et brûler, et si, par orgueil, ils célébraient en chantant le courage de leur nation, et s'efforçaient de ne laisser paraître aucun indice de leur douleur, ils souhaitaient sans doute en eux-mêmes, que la mort vint les délivrer au plus tôt.

Les Indiens ont été traités de barbares à cause de ces supplices qui n'avaient pour but que la satisfaction de voir crouler l'orgueil et la jactance de leurs victimes, sous l'efficacité des moyens de torture que l'on avait inventés pour y arriver.

Les barbares n'ont pas toujours et uniquement été de ce côté-ci de l'Atlantique, et telle pratique d'enfoncer des cure-dents sous les ongles de prisonniers, ou de les leurs arracher, pour leur faire divulguer des secrets que l'on désirait connaître, comme on l'a fait lors d'une révolution assez récente, cadre mal avec le championnage de la liberté et de la sécurité dans le monde.

Et que dire des camps de concentration allemands, et des pro-

cédés savants employés pour extorquer des aveux aux prisonniers, pendant la guerre actuelle?

A moins de manger le coeur des suppliciés pour s'en attribuer la vaillance, comme le faisaient les Sauvages, nous n'avons rien à leur envier comme cruauté.

J'ai tâché de décrire la guerre en pays limitrophe. Quand il fallait la faire en pays lointain, situé au-delà d'un grand lac ou d'une grande rivière, il fallait nécessairement recourir aux canots d'écorce pour le transport de l'expédition.

Les canots iroquois étaient de deux sortes, les canots ordinaires qui avaient environ seize ou dix-huit pieds de longueur, et ceux dits, de guerre, qui avaient jusqu'à trente pieds de longueur, et montés par quinze hommes.

Ces canots étaient faits d'écorce d'orme contrairement à ceux des Algonquins qui l'étaient d'écorce de bouleau, beaucoup plus lisse et plus légère.

Alors que les canots des Algonquins sont gracieux de dessin et se manoeuvraient aisément, les canots iroquois étaient laids et lourds et d'un maniement difficile.

Chez les Iroquois, les deux extrémités de l'écorce étaient simplement amenées à coïncider et la proue comme la poupe étaient verticale, dans cette première phase.

En écartant les plats-bords pour donner au canot la largeur désirée, la proue et la poupe s'infléchissaient vers l'intérieur, et ces deux extrémités, légèrement relevées, formaient comme un éperon sous la ligne de flottaison allège, et qui s'accroissait encore sous la ligne de charge, et rendait l'embarcation difficile à conduire quand elle avait son plein.

Le canot était mû par des avirons et gouverné par un gros aviron que l'on appuyait sur les rances en lui imprimant le mouvement désiré: l'homme de barre se tenait debout, et, à la pince de la proue, il s'en trouvait un autre muni, lui aussi, d'un gros aviron, qui aidait à la manoeuvre en prenant son aviron, comme disent nos gens, en

rance contre la pincé pour aider à tourner, ou pour éviter les écueils ou les objets flottants qui auraient pu endommager la frêle enveloppe d'écorce.

Les canots d'écorce, iroquois, hurons ou algonquins, n'abordaient jamais, et il ne faut rien entendre à ces questions pour les représenter tirés à grève.

Quand il fallait s'arrêter, les avirons stoppaient, et lentement esquissaient un mouvement de recul; le canot stoppait à une enjambée du rivage et les hommes descendaient à l'eau, jamais autrement, et, soulevant le canot par les plats-bords, le déposaient sur le rivage, le dessous dessus.

C'était le temps de faire l'inspection des coutures, faites de filaments de racine d'épinette bouillis et fendus, et lutés avec un mastic de graisse d'ours mêlée de gomme de sapin, et de charbon de bois réduit en poussière fine.

Si l'on devait être quelque temps à voyager par terre, les canots étaient portés dans un fourré voisin et soigneusement camouflés en les recouvrant de branches de cèdre ou d'épinette, de manière que l'on ne pût les voir du rivage: il arrivait quelquefois qu'on laissait un homme chargé de garder les canots pendant l'absence du parti.

La guerre décidée, les canots étaient préparés en secret, et mis à l'eau en un seul coup, le soir et sans bruit. Si l'on avait à se rendre de l'autre côté d'un lac, on ne le traversait pas, mais on longeait la rive jusqu'au point que l'on voulait atteindre.

La navigation se faisait sans bruit, aucun aviron ne devait toucher la rance du plat-bord, ni faire de bruit en plongeant à l'eau; on ne parlait qu'à voix basse, et le moins possible, à cause de la transmission du moindre bruit, par l'eau, à de grandes distances.

On peut s'en faire une idée par le fait suivant dont j'ai gardé un vif souvenir. Le Saint-Laurent a un mille et quart à Lanoraie: il me souvient qu'étant enfant, nous entendions très distinctement les gens de l'autre rive se parler entre-eux le soir, et se demander des nou-

velles de l'état de la fenaison. Il est bien certain qu'à cette distance, je n'aurais pas entendu un homme parler dans les champs.

S'il fallait traverser une grande rivière, comme le Saint-Laurent, on ne se risquait que si le temps était calme. Les Iroquois n'étaient pas de bons navigateurs comme les Algonquins, et ne se hasardaient qu'à regret sur une grande nappe d'eau; ou dans des rapides tumultueux.

Toutes les précautions dont j'ai parlé n'étaient pas inutiles, ni exagérées: les expéditions, bien que préparées dans le secret, étaient souvent épiées par des éclaireurs ennemis postés dans des endroits choisis, et qui, au moindre bruit perçu, couraient donner l'alerte.

D'autre part, on sait que des captifs et des adoptés ont souvent fait parvenir des renseignements à leurs compatriotes menacés.

Les Indiens connaissaient bien le danger de ces indiscretions mais ne pouvaient en prévenir les effets qu'en redoublant de prudence et en entourant leurs déplacements du plus grand secret.

Une petite colonne de fumée s'élevant inopinément dans le ciel; quelques pierres disposées d'une certaine manière au bord d'un sentier; un arbre plaqué, sont autant de moyens entre beaucoup d'autres, de faire savoir à de bien grandes distances, ce qui se passe en un autre endroit.

L'armement des Iroquois était simple, comme celui de tous les primitifs si on le compare à l'armement moderne, mais au fond curieusement compliqué, puisqu'il y entraient un élément psychologique: celui de l'effroi.

D'abord l'Indien se « matachait », c'est-à-dire se peignait « en guerre » le thorax et le visage de manière à inspirer le plus de frayeur possible, surtout à ceux qui n'en usaient pas comme lui: les Européens.

Il n'y avait là dedans rien de conventionnel: chacun se tatouait le corps et le visage de rouge, de noir, de blanc et de jaune de manière à produire le plus d'effet possible. Le but visé était atteint: dès que l'on voyait arriver l'un de ces « démons » on prenait la fuite en criant « les Iroquois! les Iroquois! »

A ceci l'Iroquois ajoutait son cri de guerre qui n'était pas de nature à rassurer non plus, si l'on s'en rapporte aux chroniques de la Nouvelle-Angleterre, qui nous le décrivent comme un rugissement de bête fauve.

Pour augmenter, si possible, l'effroi que ne manquait pas de produire ce camouflage et ces cris, l'Iroquois coiffait son casque de guerre, sorte de couronne faite d'un éclat mince de bois portant un arceau passant par le milieu, un peu comme en portent les téléphonistes pour retenir leurs écoutes.

Sur cet arceau se trouvait une petite douille faite d'une tige de roseau ou d'un bout de plume et dans laquelle était insérée la grande plume d'aigle au bout rougi et qui flottait au vent.

L'arceau passait un peu en avant de la touffe de cheveux ressemblant à un moignon entouré de lanières de peau crue, que l'Iroquois portait par bravade, comme pour proclamer qu'en facilitant ainsi à l'ennemi une bonne prise pour le scalper, il ne redoutait pas la douleur de l'opération.

Le casque de guerre était orné de rassade et décoré de couleurs, ce qui en faisait quelquefois un ouvrage d'art.

Le thorax était presque toujours protégé par un pectoral ou plastron fait de petites baguettes de bois de fer reliées par des lanières de « babiche » ou peau d'anguille crue.

Puis venait le ceinturon, tortil fait de peau de chevreuil, de daim ou d'original, auquel était suspendu le « tomahawk » ou masse d'armes, l'arme la plus redoutée et la plus redoutable aussi, et une pierre tranchante.

Le tomahawk iroquois était constitué d'une pierre plus ou moins façonnée, quelquefois polie, d'autre fois simplement éclatée mais toujours emmanchée de quinze à dix-huit pouces de longueur.

La pierre affectait généralement la forme d'un rognon et n'était pas percée pour l'insertion du manche.

Chez les Iroquois, la pierre ne portait jamais de rainures, mais

avait parfois des encoches qui facilitaient l'emmanchement en offrant un épaulement aux lanières chargées d'assujettir le manche à la pierre.

Le manche était fait de bois pliant comme le frêne ou l'orme et, généralement formant fourche dans laquelle la pierre s'engageait; le bois rendu encore plus flexible pour avoir trempé dans l'eau bouillante, était forcé de s'appliquer exactement sur la pierre et était alors ligaturé en forme de croix de Saint-André, puis par bandes en haut et en bas au moyen de peau crue trempée dans l'eau, et, l'opération terminée, le tout était mis à sécher au soleil.

En séchant, la peau serrait encore plus le bois contre la pierre, et l'assemblage devenait si parfait que rien ne pouvait plus l'ébranler.

Si la pierre était assujettie par le centre, le tomahawk pouvait jouer dans les deux sens, c'est-à-dire frapper par les deux extrémités; si la pierre était assujettie par le haut, le tomahawk ne jouait que dans un sens, celui qui était le plus effilé.

La pierre n'était jamais pointue mais affectait la forme ovoïde, ou bien, si elle était plutôt plate, ce qui arrivait souvent, celle d'une hache émoussée fortement et ne possédant plus que le centre de son taillant.

Quelquefois, la pierre et le manche étaient ornés de couleur et gravés au goût de l'artisan qui l'avait fabriqué, généralement celui qui allait l'utiliser.

Je possède dans ma collection un petit tomahawk emmanché d'un gros nerf d'orignal ou de chevreuil, fendu pour laisser passer la pierre; il ne serait pas possible, sans le briser, de le désemmancher, mais il me semble perdre de son effet par l'élasticité du manche et n'avoir été qu'un jouet.

Le tomahawk pesait environ cinq livres, de quatre à six, et était une arme redoutable. Un coup violent asséné sur le crâne l'enfonçait, et c'était presque toujours la mort instantanée. Pourtant, des personnes à la boîte crânienne sans doute plus épaisse, ou plus résistante que d'ordinaire, sont connues pour avoir survécu à un coup de tomahawk et même avoir survécu après cela au scalpage.

Le coup porté, la victime s'effondrait et l'assaillant la retournait vivement, face à terre, et lui passait tout autour du cuir chevelu sa pierre tranchante et coupait la peau jusqu'à l'os.

Appuyant alors le genou dans les épaules du malheureux, l'assaillant levait alors la peau de la nuque, et tirait violemment toute la calotte qu'il appendait à sa ceinture en signe de triomphe et en témoignage de sa valeur; un ennemi abattu donnait droit à une plume d'aigle au bout teinté de rouge, et l'on pouvait avoir autant de plumes qu'on avait rapporté de chevelures de la guerre.

En expédition de guerre, toutes les plumes se portaient sur le casque de guerre; en temps de paix, dans les occasions solennelles, elles étaient ou bien attachées aux cheveux si elles n'étaient pas nombreuses, pas plus de trois, ou bien elles étaient alors disposées verticalement sur un bandeau de cuir formant comme un diadème, ce qui faisait du porteur un chef, mais ce diadème ne pouvait être peint en rouge que dans le cas du grand chef de la nation.

Pendant les périodes de paix, l'Iroquois fourbissait ses armes en polissant la pierre de son tomahawk, et en huilant le manche pour l'empêcher de fendre.

Après l'arrivée des Européens, les Indiens cessèrent de se servir de tomahawks de pierre pour accepter ceux de bronze que l'industrie européenne leur offrait, et qui étaient à la fois des hachettes et des tomahawks, un peu semblable à ces hachettes dont se servent les latteurs en bois de notre pays.

Peu d'armes de tous les temps ont autant fait parler d'elles et fourni plus de légendes et d'allusions, que le tomahawk des Indiens de l'Amérique, et le boomerang des naturels de l'Australie.

Le boomerang est une arme bien supérieure et autrement plus redoutable que le tomahawk; lancé par un bras vigoureux et adroit, le boomerang atteint presque aussi loin que la flèche et revient s'il n'a pas touché le but, c'est une arme savante autant que terrible.

Il arrivait que l'Iroquois lançait son tomahawk sur l'adversaire quand ce dernier fuyait, et qu'il allait perdre contact, mais ce n'était là

qu'un coup désespéré, qui lui coûtait souvent son arme, sans profit et sans gloire.

Le tomahawk procède du gourdin noueux et de ce que l'on a appelé la massue; c'est une arme simple, naturelle, et qui ne demandait qu'un peu d'observation pour être amenée au point ou nous l'avons étudiée.

Ce n'était cependant qu'une arme de corps à corps, une arme de mêlée, comme dans les sorties et les assauts; c'est pourquoi, en vue des rencontres, non pas en batailles rangées, ce que la tactique des Iroquois ignorait, mais quand des groupes s'affrontaient par surprise, ou pour repousser un assaut ou pour s'opposer à un débarquement, l'Indien avait recours à l'arc et aux flèches.

Voilà bien l'arme inventée le plus anciennement et la plus universelle; la plus meurtrière aussi, à cause de sa longue portée, et de son efficacité en quelque endroit du corps qu'elle atteigne.

Si l'on ajoute que la pointe de la flèche était le plus souvent empoisonnée pour avoir été trempée dans le jus d'une plante vénéneuse, on aura une idée de sa puissance meurtrière.

Arme de jet, l'arc ne valait rien dans la mêlée et c'est alors que l'assaillant recourait au tomahawk; mais à distance, jusqu'à cinq cents pieds environ la flèche frappait à mort, et l'on aura une idée de sa force dans ce fait que l'on a retrouvé dans les fouilles des squelettes dont les côtes avaient été transpercées par une pointe de pierre encore engagée dans l'os qu'elle avait traversé de part en part. Ces cas sont assez fréquents.

On voit dans le rapport de Wilson dans *Report of the U. S. National Museum* de l'année 1917, que des flèches ont presque traversé le corps d'un buffle.

L'arc était une arme rapide, en ce qu'un excellent archer pouvait lancer douze flèches à la minute, et un tireur moyen au moins six. Même après qu'on les eût pourvus d'armes à feu, les Iroquois ne se départirent pas complètement de leurs arcs, à cause de la lenteur de la recharge des fusils, qui leur permettait d'envoyer plusieurs volées de

flèches meurtrières avant que l'on ait eu le temps de tirer de nouveau.

L'arc iroquois était de trois et demi à quatre pieds de hauteur, et de un pouce et demi environ de diamètre à l'empoigne, et s'amenuisait graduellement jusqu'aux encoches. C'était là un arc très dur à bander: seul un homme à bras vigoureux et ayant de l'habitude, pouvait y arriver.

Les arcs étaient de Carryer (*Carya amara-Hickory*) de frêne, de noyer. Ils étaient de la variété simple, c'est-à-dire d'une seule pièce, et leur corde était faite d'un tendon solidement retenu à un bout et formant oeillet à l'autre.

L'arc était soigneusement fabriqué et entretenu; on le polissait à la main à force de le frotter, et chacun se faisait une gloire de la beauté et de la qualité de son arme, qui était parfois décorée de couleurs.

L'arc se portait en bandoulière sur l'épaule droite, corde en avant, pendant la marche en colonne, et à la main, par l'empoigne, pendant l'action ou pendant la chasse.

Les flèches iroquoises étaient simples et faites de tiges de bois de pin ou de frêne pour ce qui est du fût et du talon. Je ne sais si l'on en fabriquait qui portaient un avant-fût. La pointe était de pierre, rarement d'os, et montée sur le fût à l'aide de ligatures de peau crue, ou de babiche (peau crue d'anguille) pour la chasse, et simplement gommée pour la guerre, de manière qu'en frappant elle put se détacher du fût et pénétrer profondément dans la plaie sans qu'on put le retirer par le fût.

Les flèches de chasse étaient au contraire solidement attachées, et marquées par leur auteur, de manière qu'il pût les récupérer et prouver qu'il avait tiré le coup. Pour la petite chasse, quand on voulait éviter de percer une peau précieuse, on se servait d'une pointe émoussée et parfois boutonnée, de manière à étourdir ou étonner seulement; on utilisait aussi cette pointe dans la chasse aux oiseaux et pour les exercices de pratique que l'on faisait faire aux jeunes gens qui se préparaient à prendre rang d'hommes.

La pointe était l'objet d'un grand soin, et de beaucoup d'art et d'adresse dans sa fabrication.

Taillée à même un éclat de silex ou de cornaline, ou de quartz, la pointe iroquoise était de forme triangulaire, allongée ou trapue, à bords légèrement convexes et à base légèrement concave, et bisautée; toutes deux étaient minces, aiguës sur les deux faces de manière à former une sorte de tranchant sur les deux côtés, et très rarement, si jamais, encochées. La forme allongée mesurait généralement un demi pouce de largeur sur un pouce et demi de longueur, et environ un quart de pouce d'épaisseur; la forme trapue avait trois-quarts de pouce de largeur, sur environ deux pouces de longueur et environ troishuitièmes de pouce d'épaisseur.

Ces pointes n'étaient qu'à demi polies et n'approchaient pas, en élégance et en fini, les belles pointes des Algonquins, passés maîtres dans l'art de tailler le silex.

La flèche était empennée près du talon; mais contrairement à ce qui se pratiquait chez les autres Indiens, les deux pennes au lieu d'être horizontales, étaient posées en hélicoïde, de manière que la plume de droite partait du centre du côté pour remonter sur le dessus, et celle de gauche partait du centre pour descendre sous la flèche.

On prétend que ce dispositif imprimait à la flèche un mouvement de rotation qui rendait la pointe encore plus meurtrière, et qu'ainsi les Iroquois ont montré le chemin à ceux qui ont plus tard imaginé de rayer l'âme des fusils et des canons pour en augmenter l'efficacité.

La longueur des flèches variait avec la roideur de l'arc, et, partant, avec l'angle que le tireur pouvait sous-tendre: généralement cette longueur était de deux pieds, il y en avait de plus courtes et de plus longues.

Le fût était souvent décoré de couleurs, où le rouge dominait.

Pour tirer, on amenait la flèche à la hauteur de l'oreille en la tenant entre l'index et le majeur, à la hauteur de la deuxième phalange, pendant que les premières phalanges de ces deux doigts for-

maient comme un crochet qui tirait sur la corde, et que la main gauche poussait l'empoigne de l'arc aussi loin que possible.

A la détente, la flèche partait en laissant entendre un sifflement particulier que seuls peuvent reconnaître ceux qui ont au moins une fois tiré de l'arc.

La corde, en revenant, allait frapper le poignet du tireur qui portait un bracelet de cuir de chevreuil pour empêcher les éraflures de la peau.

Ce bracelet était souvent orné de dessins faits au poil de porc-épic teinté de couleurs vives.

Les flèches étaient portées dans un carquois en cuir de chevreuil orné de rassade, et qui pendait en bandoulière derrière le dos, de manière que les flèches se trouvassent au dessus et en arrière de l'épaule gauche, ce qui permettait de les prendre facilement de la main droite.

Le carquois était retenu par le bas au ceinturon, et, par le haut au moyen d'un lacet passant sous l'aisselle gauche puis autour du cou et venant se nouer en arrière à un autre lacet partant du même point.

La paroi du sac était le plus souvent recouverte de rassade — perles — et de poil de porc-épic teinté des plus vives couleurs et formant un dessin quelconque se rapportant à la guerre.

Le bas et le haut du carquois étaient ornés d'une dentelle faite de lanières de peau de chevreuil.

Contrairement à ce que l'on se figure, l'Iroquois allait rarement pieds nus, même en été; il se chaussait d'un soulier mou appelé « moccasin », mais ne portait en guerre ni bas ni « mitasses ».

Ainsi campé et armé de pied en cap, tenant de sa main droite la corde de son arc passée sur son épaule et la main gauche sur le tomahawk passé dans son ceinturon, tout couvert de tatouage, et la tête chargée de plumes, le guerrier iroquois me fait penser à ces exemples de dictionnaires ou l'on voit le naturel de quelque pays, la lance au poing et la tête coiffée d'un houppe, se présenter comme le spécimen, le type par excellence des hommes de son pays, des vrais hom-

mes, le peuple choisi des dieux pour engendrer l'humanité, et qui se demande encore comment il peut bien se faire qu'il ait pu donner autrefois naissance à des êtres si différents de lui que le sont les blancs qui l'oppriment, lui le vrai homme.

Malgré toutes les qualités que l'on peut reconnaître à l'arc, il avait un défaut inhérent: il fallait s'approcher d'aussi près que possible du but, et risquer en le faisant d'être aperçu par un homme ou flairé par une bête, et Dieu sait si les bêtes sentent de loin le danger qui les menace.

Aussi, dès que les Européens eurent l'imprudence de mettre des armes à feu dans les mains des Indiens, ceux-ci se hâtèrent d'en apprendre le maniement, et de s'en servir d'abord pour la chasse et, finalement, après beaucoup d'hésitation, contre ceux-là même qui leur avait apporté ce redoutable cadeau.

N'étant plus obligés de ruser contre les hommes, et contre les animaux, les Indiens cessèrent bientôt de cultiver cette finesse et cette hardiesse qui en faisaient des chasseurs et des guerriers incomparables.

Bientôt ils ne surent plus tirer de l'arc, qui est devenu depuis un exercice sportif des stations balnéaires, après avoir été l'instrument de tant de conquêtes.

Aristide Beaugrand-Champagne